

IV. Une vie à brûler...James Salter

Jean Marie ANDRE

James Salter est né, James Arnold Horowitz, le 10 juin 1925 à New York. En 1945, sorti de West Point, il devient pilote de chasse à l'US Air Force. Puis ce fut la guerre de Corée...Et un jour : « Des pages blanches et lisses sous la main, en pleine solitude, sans dérangement, il commença à écrire un plan. » Il devint dès lors un des plus brillants littérateurs américains. Il meurt le 19 juin 2015.

« Ce que j'ai fait, c'est écrire sur les gens et les événements qui furent importants pour moi, et dire la vérité bien que ne me fiant, ici et là, qu'à la seule mémoire. Votre langue est votre pays, disait Léautaud, mais on peut en dire autant de la mémoire qui est aussi, par la marque qu'elle laisse, une aune à quoi se mesure la valeur des choses. Je suppose que l'on pourrait tout aussi bien soutenir le contraire, que ce que l'on choisit d'oublier est tout aussi révélateur, mais passons. Je ne sais pourquoi j'entends les mots d'E.E. Cummings dans *L'Énorme Chambrée* : Oh, oui, Jean, écrivait-il, je n'oublie pas, je me souviens bien...

En plus de ma propre mémoire, je me suis appuyé sur les souvenirs de quelques autres, ainsi que sur les lettres, journaux intimes et tout ce que j'ai pu trouver. Si vous pouvez voir un instant la vie comme une grande maison avec chambre d'enfants, séjour, salle à manger, chambres, bureau et ainsi de suite, aucune qui vous soit familière mais toutes bien éclairées, les chapitres qui suivent équivalent, d'une certaine manière, à regarder par les fenêtres de cette maison. Certains occupants ne seront que brièvement entrevus. Les visiteurs vont et viennent. À certaines fenêtres vous auriez peut-être souhaité rester plus longtemps, mais hélas...comme c'est le cas de toute maison, on ne peut pas tout voir à l'intérieur.

En automne nous allions en Gironde pour d'autres exercices de tir. Le terrain là-bas se trouvait près d'un lac. Un escadron d'une autre escadre avec lequel j'avais volé pendant un temps était déjà là. À notre arrivée, ils étaient assis devant les logements, à sucer des brins d'herbe comme des hommes sur un ranch. On avait souvent le sentiment que ce n'était pas tant une profession qu'une façon de perdre son temps, attendre que quelque chose se passe, que son nom apparaisse sur le tableau, que le téléphone d'alerte sonne, que les dernières patrouilles rentrent [...] Ces jours que Faulkner appelait les plus excitants de sa vie. Il avait dit cela à Sylvester, un major affecté comme officier de relations publiques à Greenville, Mississippi, non loin de chez Faulkner, à l'époque de la guerre décorée. Une bibliothécaire que Sylvester connaissait avait proposé de le présenter à Faulkner comme une faveur. Au moment convenu, Faulkner fit son apparition. Il était soûl. Il portait un costume de planteur fripé avec dans la poche une bouteille de ce que Sylvester prit pour du gin. Ils parlèrent aviation, et de l'époque, dit Faulkner où il avait été pilote en France. Il ne

l'avait jamais été. Il l'avait raconté des tas de fois, aux femmes comme aux hommes. Peut-être en était-il arrivé à le croire.

Il y a ce sentiment que Faulkner avait probablement- je l'ai eu moi-même- que quelque part la vraie vie est en train de se vivre, mais pas où vous vous trouvez. Il en avait peut-être entendu la rumeur à Greenville, le riche rugissement destructeur non pas d'avions tels qu'il les avait connus, mais d'appareils considérablement plus puissants. Quelque chose en lui réagissait à cela, probablement la même chose qui l'avait poussé à se faire passer pour officier du Royal Flying Corps, à s'inventer des missions de combat, des accidents, une plaque en argent dans le crâne. C'était un petit homme. Il pouvait être assis dans un fauteuil, parfois, sans que ses pieds ne touchent le sol. Son monde était petit, le siège d'un comté, dans un état arriéré, bien qu'à partir de cela il eut façonné quelque chose de plus grand, peut-être plus qu'il n'en avait lui-même conscience. Un auteur ne peut pas vraiment évaluer ce qu'il a écrit. Ce n'est pas comme une bâtisse ou une sculpture. Cela ne peut se voir en entier. Ce n'est qu'une sorte de fumée saisie et imprimée sur la page.

Une chose que j'aime chez Faulkner, mis à part la relative simplicité de sa vie, c'est qu'il écrivait sur les murs de chambre. Cela me semble être la marque du véritable écrivain. C'est comme un pianiste qui s'exerce au milieu de la nuit quand toute la maison dort- ou du moins essaie- La musique est plus grande qu'aucune de ces vies.

Ce jour-là à Greenville, Faulkner, à dix ans de sa mort, proposa d'écrire une nouvelle sur l'Air Force s'il pouvait en échange faire un tour en avion à réaction. Sylvester appela aussitôt le commandant de la base, un colonel, qui écouta la proposition. Après quoi celui-ci répondit Seulement : « Qui c'est, Faulkner ? »

Puis, pour James Salter ce fut la Corée. « Nous y passâmes six mois ensemble, les petits matins d'hiver glacials avec le soleil faible sur les collines, les avions argentés qui s'avançaient comme des serpents mécaniques encore gauches dans leurs mouvements, pour se mettre ensuite en formation sur la piste au milieu d'un vacarme grandissant Au printemps, la glace fondait dans les rivières et les saules verdissaient. En été les caroubiers étaient verts, comme tous les champs. Cela revient me hanter : contrées silencieuses, inconnues, le fleuve brun au loin, le Yalu, la ligne entre deux mondes[...] ce premier soir ils parlaient des Mig, à quel point ils étaient bons, combien supérieurs en altitude. Leur commandant fut abattu. Un groupe de chasse ne combat pas, a dit Saint-Exupéry, il assassine. Lui-même n'en faisait pas partie-il parlait de leurs victimes possibles, qu'il finit par devenir. Il pilotait un avion de reconnaissance quand c'est arrivé et ne comptant que sur sa vitesse...bien qu'ils ne soient jamais aussi rapides qu'on le dit. Il était trop vieux pour la guerre et trop civilisé [...] Á la pointe de la Baumette, sur la côte sud de la France se trouve un phare avec une plaque commémorative de la fin de Saint Exupéry. IL a disparu en juillet 1944, juste un parmi tous ceux perdus sans laisser de trace dans le grand brassage de la guerre. Mer bleue d'une beauté étincelante, cette mer sur laquelle s'est battu Cervantes et où l'histoire est née – quelque part en elle reposent les ossements de ce saint séculier... »

1. James Salter. *Une vie à brûler*. Éditions de l'Olivier. Points. N°2629.